



BULLETIN PYRÉNÉEN

ORGANE DE LA FÉDÉRATION
DES SOCIÉTÉS PYRÉNÉISTES

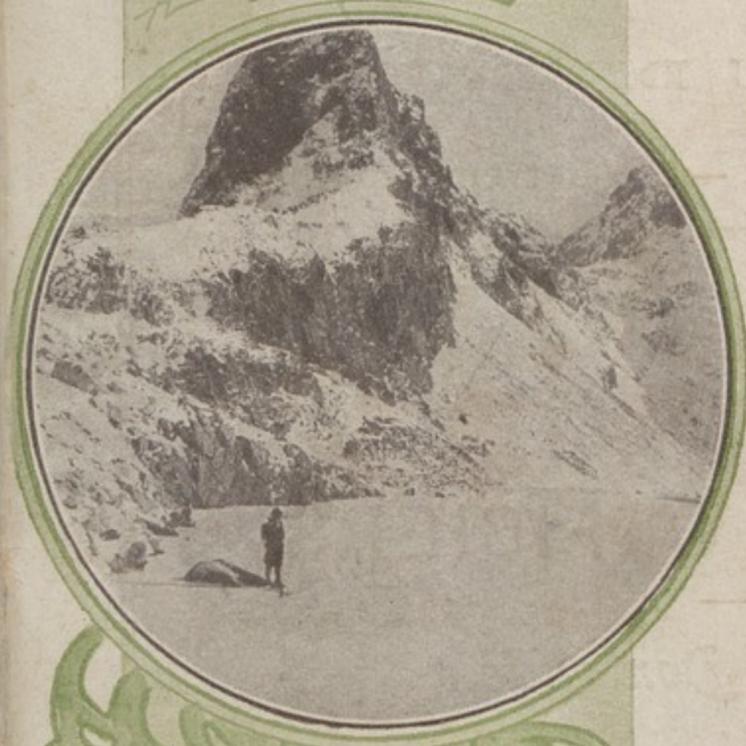


□ SOMMAIRE □

- | | | |
|----|---|-------------------|
| 1 | Les Femmes et la Montagne | HENRY SPONT. |
| 10 | Aux Picos de Europa (Asturies)... | FONTAN DE NÉGRIN. |
| 22 | Le défilé de l'Entremon..... | LUCIEN BRIET. |
| 28 | La Noël des Skieurs..... | L. GAURIER. |
| 33 | Gavarnie l'hiver..... | F. FAURENS. |
| 40 | Le Piméné en hiver..... | P. P. |
| 45 | Esquisse toponymique sur la Vallée
de Cauterets..... | ALPH. MEILLON. |
| 57 | Échos..... | X. |
| 62 | Fédération des Sociétés Pyrénéistes. | L. LE BONDIDIER. |
| 63 | Chronique des Sociétés. | |
| 71 | Bulletin Météorologique. | |



PRIX : 0.40 Cent.



ANNÉE 1906.



BULLETIN PYRÉNÉEN

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS

DES SECTIONS PYRÉNÉENNES DU CLUB ALPIN FRANÇAIS
DE BAYONNE, PAU, TARBES, BAGNÈRES-DE-BIGORRE & TOULOUSE

DE LA SOCIÉTÉ DES EXCURSIONNISTES DU BÉARN

DE LA SOCIÉTÉ DES EXCURSIONNISTES TARBAIS

DE LA SOCIÉTÉ DES EXCURSIONNISTES DE BAGNÈRES-DE-BIGORRE

DE LA SOCIÉTÉ DES PYRÉNÉISTES DU LAVEDAN

ET DE LA SOCIÉTÉ DES TOURISTES DU HAUT VALLESPIR



PAU

IMPRIMERIE-STÉRÉOTYPIE GARET, RUE DES CORDELIERS, 11

J. EMPÉRAUGER, IMPRIMEUR

—
1906

Aux PICOS DE EUROPA (Asturies).

Étudiés à fond par le comte de St-Saud et Paul Labrousche, qui ont repris et soutenu la thèse de Reclus sur les Pyrénées¹ les « Picos de Europa » ont été épuisés d'un coup. On n'a qu'à lire les articles parus dans le *Tour du Monde* et l'*Annuaire du Club Alpin Français*² pour comprendre qu'avoir la prétention de refaire une description scientifique de ce pays si pittoresque ne serait que du plagiat. Les quelques notes qui suivent ne sont que la traduction fidèle d'impressions de montagne : écrites le soir, sous la tente, à la lueur tremblotante du

1. — « La Chaîne des Pyrénées, dit Reclus, se prolonge depuis le Cap Creux sur les bords de la Méditerranée jusqu'au cap Finistère où elle disparaît dans l'Océan Atlantique. » Toutes les autres divisions ne sont plus que des divisions politiques et purement conventionnelles; d'après cette définition, les Pyrénées occupent dans le système orographique la place qui leur est due.

2. — Comte de St-Saud et P. Labrousche: *Le Tour du Monde*, 17 et 24 février 1894. *Annuaire du Club Alpin Français*, 1894.

falot, elles ne peuvent s'adresser qu'aux vrais montagnards, à ceux qui, devant la beauté d'un paysage alpestre, restent émus et silencieux, à ceux qui ont frissonné d'angoisse, agrippés à la dalle en surplomb, à tous ceux enfin qui aiment et comprennent la grande montagne. Ce sont des émotions vécues : j'ai quitté les sentiers battus pour parcourir cette partie de la cordillère Cantabrique déjà traversée dans mes précédents voyages. Une excursion aux « Picos de Europa » prend tout de suite la tournure d'une véritable exploration et cela n'est pas pour rebuter notre activité moderne qui, trouve difficilement à se satisfaire.

Les alpinistes purs, ceux qui hors de la difficulté pour la difficulté n'apprécient pas la montagne, estimeront que ce récit manque de hautes acrobaties. Au point de vue ascension proprement dite, mes compagnons et moi avons été malheureux. Il m'a paru inutile de décrire ici des difficultés, des dangers même rencontrés aux « Picos de Europa » puisque nous n'avons pas eu le mérite de les surmonter complètement. Ce qui est légitime quand on a vaincu devient ridicule quand on n'a pas osé vaincre.

GUÉTHARY, SEPTEMBRE 1904. —

Par un de ces merveilleux couchers de soleil qui embrasent tout l'Océan et les hauteurs de Bidart, la chaîne Cantabrique m'est apparue pour la première fois, tout au loin, découpant ses dentelures rutilantes au-dessus des nuages. C'est, paraît-il, très rare d'apercevoir ainsi les « Picos de Europa », terre lointaine et légendaire.

..... Le globe éclatant du soleil disparaît peu à peu à l'occident, il semble plonger dans les flots ; tout autour de lui se forme comme un remous de sang, tout s'assombrit, la vision a disparu !

SANTANDER, OCTOBRE 1904. —

Un magnifique décor : calme comme un lac immense, la mer prend des aspects changeants et vaporeux sous les embruns du soir ; des vols de mouettes ondulent sur sa surface ; large et profonde, la baie s'enfonce dans les terres, laissant apercevoir toute une série de verts mamelons, premiers contreforts des Pyrénées cantabriques. Au large, la pleine mer s'étend, semée de récifs noirs, elle miroite toute bleue aux dernières lueurs du jour mourant, papelonnée à l'infini, roulant vers le mole quelques vagues grises et lourdes de varech.... Grelottant de fièvre dans mon lit et tandis que les sirènes des gros vapeurs font entendre leur plainte stridente et lugubre, je songe aux grands pics aperçus un mois auparavant depuis la côte Basque : Torre Santa, Torre de Cerredo, Peña Vieja. Tous ces noms se heurtent dans mon cerveau brûlant : à-pics formidables, vallées profondes, légendes des héros de la Reconquista, viennent m'assaillir en rêve, mêlés aux souvenirs des pages lues sur ce pays mystérieux.....

Après Torre la Vega, la route monte en pente dure vers le Col de Reinosa, à un tournant et par une échancrure, dominant les frondaisons sombres des sommets avoisinants, de grands pics tout blancs s'irradient sous les rayons du soleil et apparaissent subitement. Vision fugitive ! L'automobile qui nous emporte vers les plaines de la Castille et Madrid file rapidement dans les lacets du col.

17 JUILLET 1905. —

Nous quittons enfin les monotones plaines de la vieille Castille et au point du jour le train s'engage dans les défilés du Port de Pajarès. Toute la cordillère est là devant nous ; graduellement on s'élève jusqu'au tunnel de Busdongo (1246^m d'altitude), percé au-dessous du port de Pajarès¹. Le brouillard, le fameux brouillard des Asturies dont on nous a tant parlé, envahit tout et c'est sous une pluie battante que nous arrivons à Oviedo² et de là par le chemin de fer Cantabrique, à las Ariondas, au pied même des montagnes Asturiennes.

I

Situés au cœur même de la Cordillère Cantabrique entre Oviedo et Santander, les « Picos de Europa » forment un beau massif de premier ordre qui domine directement l'Océan de 2.600 mètres. Les grands pics s'élancent d'un seul jet en colossales murailles calcaires. Les brouillards y sont épais et durent longtemps, surtout dans les vallées et la partie moyenne de la chaîne, ce qui fait qu'on aperçoit rarement les grands sommets soit que l'on arrive par le Nord, c'est-à-dire par l'Océan, soit par le Sud, par le port de Pajarès (1283^m). Les neiges y tombent abondantes et durent, surtout dans la partie occidentale, toute l'année ; mais il n'y a pas de véritables glaciers.

Les « Picos de Europa » peuvent se diviser en trois massifs bien distincts :

Massif occidental ou de Covadonga, avec la Torre Santa³ (2586^m) comme point culminant. Les névés y sont nombreux sur le versant septentrional ; les cartes ne désignent que deux ou trois sommets ; en réalité, la ou plutôt les Peñas Santas forment tout un beau massif déchiqueté.

Massif central ou des Oriellos : point culminant, la Torre

1. — Le Puerto de Pajarès (1283^m) est situé à la limite des provinces de Léon (vieille Castille) et d'Oviedo (Asturies).

2. — Oviedo, aujourd'hui chef-lieu de la province du même nom avec le titre particulier de Principauté des Asturies est l'ancienne capitale des Asturies. Primitivement, Oviedo portait le nom de *Lucus Asturum*, puis s'appela plus tard *Ovetum*. C'est en 753 que Froila I^{er}, successeur de Pélage, se fixa à Oviedo qui donna son nom au royaume des Asturies jusqu'au commencement du x^e siècle.

3. — La première ascension en a été faite le 4 août 1892 par Labrouche avec Salles François, de Gavarnie, et Vincenton Marcos, de Soto. L'ascension de la Torre Santa a été depuis renouvelée plusieurs fois par des espagnols accompagnés de chasseurs du pays.

de Cerredo (2642^m). C'est le sommet le plus élevé de toute la chaîne¹.

Massif oriental ou de Andara avec la Tabla de Lechugales (2445^m).

Les premiers explorateurs des « Picos de Europa » Casiano de Prado en 1883 et Schultz en 1878 n'ont donné dans leurs compte-rendus que des renseignements peu exacts sur cette chaîne. C'est au comte de St-Saud et à Paul Labrousse que nous devons une étude sérieuse et approfondie de tout le massif.

Les « Picos » ne sont donc plus une terre vierge : les Espagnols y chassent beaucoup l'ours et surtout l'isard appelé « rebeco » dans les Asturies ; les grandes battues du roi Alphonse XII et de sa sœur l'Infante Isabelle sont restées légendaires. Ces montagnes étant très riches en gisements de zinc (massif oriental : mines de Aliva et de Andara), de fer et de manganèse (massif occidental : mines de Bujarero), l'accès en est rendu facile jusqu'à 1900 mètres environ ; seul le versant Nord dans la partie comprise entre le Rio Carés et le Rio Dujé est resté sans moyens de communications ; isolés dans les vallées sombres et profondes, perdus au fond des bois, les « pueblos » se cachent, misérables, complètement séparés du reste du monde. C'est la « Mala tierra » celle où l'on ne va pas, but de notre excursion.

Le voyage que d'Ussel, Pierre de Naurois et moi avons fait aux « Picos de Europa » comprend l'itinéraire suivant : Covadonga, lac de Enol, campements dans le Massif des Peñas Santas ; passage dans le Valdéon (rio Carés) gorges et pueblo de Caín ; massif des Oriellos, campements, descente dans la vallée du Rio Dujé ; bains de la Hermida, Santander. En tout quinze jours entre Oviedo et Santander, dont huit passés dans la haute montagne avec campements à une altitude variant entre 2000 et 2200^m. L'absence de refuges, le manque de centres de ravitaillement sont un obstacle sérieux. Le pays est âpre et sauvage, les ascensions dures et, pour visiter la région en détail, il est nécessaire de coucher le plus haut possible. Il n'y a pas d'eau et on ne trouve que fort difficilement du pain et du vin². Deux de nos guides français nous accompagnaient : Salles François, de Gavarnie, et Pierre Rauzy, de Marc (Ariège). Nous avons trouvé des porteurs aux mines de Bujarero (au-dessus de Covadonga) et avons été extrêmement satisfaits d'eux ; ils se sont montrés très sobres et très dévoués.

1. — Première ascension : St-Saud et P. Labrousse, 30 juillet 1892 ; Guides : Salles François et Jean Suarez.

2. — Dans la partie comprise entre Soto et la Hermida en suivant notre itinéraire ; Caín-Bulnés-Sotres-Tréviso, il ne faut compter comme vivres que ce que l'on a. A Soto on trouve une posada, puis dans les autres « pueblos » le mieux est de s'adresser au curé qui fait tout son possible pour procurer un pain et un peu de vin. C'est d'ailleurs lui qui fait peser le pain et mesurer le vin et en perçoit le montant.

II

17 JUILLET. —

Une voiture nous mène en deux heures environ de las Ariondas à Cangas de Onis qui fut la première résidence des rois des Asturies. De là à Covadonga, dix kilomètres.

Des nuées qui obscurcissent la vallée, émergent, finement estompées, les flèches de la basilique de Covadonga. Covadonga ! Ce nom évoque tout un passé glorieux ; que de souvenirs, c'est là qu'eurent lieu les luttes héroïques des Astures¹ peuple montagnard contre le Maure envahisseur, là se réfugièrent les héros de la « Reconquista » commandés par Pélage. Ce dernier donna, au VIII^e siècle, le signal de la révolte ; les Astures descendirent dans la plaine et battirent les Maures ; alors, en 718, El Horr, vice-roi de Cordoue, envoya une armée de 120.000 hommes commandée par Sébastien de Salamanque ; Pélage l'attendit dans les défilés de Covadonga et l'anéantit complètement. Les Maures, effrayés, respectèrent la liberté de cette poignée de révoltés et, derrière ces montagnes, fut sauvegardée l'indépendance espagnole ; de là sortit la jeune monarchie. Dans la « cueva » (grotte) creusée au flanc de l'énorme muraille qui nous domine sont les tombeaux du Grand Pélage et d'Alphonse le Catholique ; au-dessous mugit le torrent qui descend des montagnes d'Orandi. Un grand escalier conduit à la grotte et, tout au fond, cachées sous le rocher, sont les deux pierres tombales ; une petite chapelle est à côté, et ce coin des Asturies est demeuré un lieu de pèlerinage célèbre en Espagne ; en face, sur un rocher, s'élève la basilique de Notre-Dame de Covadonga dont l'architecture moderne offre un frappant contraste avec la modestie du sanctuaire primitif.

18 JUILLET. —

Grâce à l'amabilité des ingénieurs des Mines de Covadonga nous avons pu enfin nous procurer un guide ; à la tombée de la nuit et après plusieurs heures de pluie nous arrivons aux mines de Bujarero (1000^m d'altitude) situées un peu au-dessous et à l'Est du lac de Enol (1080^m d'altitude) le seul que l'on trouve aux « Picos de Europa ». Le campement² est installé au milieu d'une prairie transformée en marécage. Nous préparons notre popote quand

1. — Nom primitif des habitants de l'ancienne Asturica. C'est la rivière Astura qui a donné son nom à tout le royaume. La petite ville d'Astorga (entre Venta de Baños et la Corogne), l'Asturica Augusta des Romains en fut, d'après Pline, une des cités les plus florissantes.

Les Asturiens parlent encore un dialecte spécial qui, après le Basque, est le plus ancien de la Péninsule.

2. — Je conserve le mot campement au lieu d'employer « camping » que tous les touristes « snobs » ont aujourd'hui dans la bouche. Les tentes que nous avons employées aux « Picos de Europa » sont en toile Kaki, l'une pouvant contenir quatre personnes au besoin (poids avec piquets 10 kilos environ) ; l'autre, plus petite, à deux grandes places (poids 6 à 7 kilos environ) ; en plus, nous avons des sacs de couchage en molleton et toile imperméable pesant chacun 5 kilos.

nous arrive une invitation à dîner de la part du directeur des mines. Vite un brin de toilette au ruisseau voisin et demi-heure après nous envahissons la demeure des ingénieurs.

M. Georges Robinson et ses amis, MM. Ernest Roë et Fred Berkly nous accueillent avec la parfaite hospitalité de gentlemen anglais, c'est tout dire. Il est onze heures du soir que nous portons encore des toasts en langues diverses au roi Edouard, à la France, à l'Espagne. Nous prenons enfin congé de nos hôtes. Le mince croissant de la jeune lune se rapproche de l'horizon ; sa clarté nous permet cependant d'apercevoir le profil dentelé de la Peña Santa de Enol ; peu à peu le croissant s'enfonce derrière une crête et les objets se noient dans une obscurité plus opaque. Nous regagnons nos tentes ; quelques mineurs attardés psalmodient une mélodie plaintive. La tête et l'estomac un peu chauds nous nous couchons sur l'herbe humide.

19 JUILLET (4 heures matin). —

Nos quatre porteurs sont là. Tout engourdis, nous sortons des sacs de couchage ; les paquetages sont bouclés ; à travers les « Oules » monotones et désertes¹ dominées par la Peña Santa de Enol (2479^m) toute zébrée de grands névés, nous partons pour l'inconnu. Il n'y a pas d'eau et la chaleur est accablante.... Enfin de la neige à un petit col à l'Est de la Peña Santa ; en face, se dresse la Torre Santa (2586^m), le grand pic qui inspire une mystérieuse terreur aux Asturiens.

C'est à ses pieds que nous dressons les tentes.

De l'autre côté de la vallée, vers l'Est, le grand massif des Oriellos attire nos regards, dominé par les Torres de Cerredo (2642^m) et de Llambrion (2623^m)² et la Peña Vieja (2617^m), grands sommets aux flancs striés de rouge. Dans ces solitudes calcaires le silence de la nuit est absolu, on n'entend même pas le bruit d'une cascade ou le murmure d'un ruisseau ; tous ces pics blafards sous les rayons lunaires ont un aspect cadavérique.

20 JUILLET. —

Le globe rouge du soleil surgit à l'Orient et met à nu les contours des sommets que l'aube indécise laissait à peine deviner. Les montagnes Asturiennes offrent des coloris très spéciaux : les vallées sont profondes et verdoyantes, puis sans transition aucune les sierras toutes blanches ou rutilantes dans le massif des Oriellos se dressent abruptes et, tout au loin, terminant une mer immense de nuages cotonneux, l'Océan barre

1. — Oule, en Espagne Olla, du latin *Olla*, marmite ; en patois méridional, oulo, marmite. En terme de montagne signifie un entonnoir ; très fréquentes dans les pays calcaires, dans la cordillère cantabrique, les oules sont grandes et profondes, surtout dans le Massif central où elles forment de petits vallons clos de toutes parts.

2. — *Llambria*, signifie littéralement : partie de rochers qui forme un plan très incliné et difficile à passer. Les montagnards des Asturies désignent sous le nom de « Llambrialina » les passages lisses et étroits tombant droit sur le précipice. Ce sont en somme de grandes dalles absolument lisses qui abondent aux « Picos de Europa ».

C'est dans ces mots qu'il faut chercher l'étymologie de « Llambrión ».

l'horizon de sa large bande bleue. Tout cela se heurte, est étrange et disparâte au premier abord, mais combien séduisant. Les « Picos de Europa » ne ressemblent à rien ; si l'on évoque le souvenir des paysages alpestres déjà vus, on trouve qu'on ne peut les comparer ni aux Alpes, ni aux grandes Pyrénées à l'aspect farouche et sépulcral toutes de rocs noirs et de glaces, ni aux sierras granitiques avec leurs sombres sapinières et les innombrables lacs où se mirent les aiguilles de rochers, pas davantage au massif calcaire à l'architecture lourde et imposante ; mais ils peuvent lutter de beauté et de hardiesse avec n'importe lesquelles de ces montagnes.

Nous arrivons au Col où Labrouche et Salles couchèrent lors de la première ascension de la Torre Santa qui nous domine de sa colossale muraille calcaire. Le Col est à 2025^m d'altitude et le sommet de la Torre Santa à 2586^m. Un concours de circonstances fâcheuses nous en fait manquer l'ascension. Au coucher du soleil nous descendons à Soto de Valdéon par le canal del Perro (couloir du chien). De sauvage qu'il était, le paysage est devenu verdoyant et riant : encaissé entre deux talus plantés de genêts, le chemin s'enfonce sous les frondaisons des hêtres et des tilleuls¹. Une odeur exquise de terre mouillée et de fougère monte des bois traversés et, de loin en loin, au détour du sentier, surgit l'enchantement d'une vallée aux eaux claires bordée de bouleaux aux fûts blancs, aux feuillages délicats et qui évoquent la simplicité harmonieuse des toiles de Puvis de Chavannes...

Soto (1000^m) a tout le cachet de pueblo Asturien avec ses granges sur pilotis et ses maisons aux balcons de bois ouvragés et peints de couleur voyante. Caïn, misérable village où nous arrivons vers les huit heures du soir, est perdu au fond de la gorge sauvage de Rio Carés et dominé par les escarpements Est de la Torre Santa.

Le curé vient à notre rencontre et aimablement nous offre l'hospitalité sous son toit ; nous n'osons accepter et campons sur la place devant l'église. A la lueur des lanternes, la cuisine est préparée sous les yeux des indigènes, fort étonnés par notre batterie de cuisine et nos réchauds à alcool. Tandis que l'un de nous surveille les derniers préparatifs du festin, les autres s'enquièreent auprès du curé du fameux chasseur de Caïn Gregorio Perez qui, seul, a pu vaincre le non moins fameux Naranjo de Bulnès² grand pic dolomitique qui passait pour inaccessible. En août 1904, Gregorio et Don Pedro Pidal³ marquis de Villaviciosa, député des Asturies, sont venus à bout de cette escalade à force d'audace et de ténacité.

1. — Le tilleul abonde dans les forêts Asturiennes ; on le trouve jusqu'à 1200 mètres d'altitude dans les gorges du Carés. En hiver, les habitants en font une grande consommation.

2. — Le Naranjo de Bulnès est situé dans le massif central et, bien qu'inférieur en altitude à tous ses voisins, c'est le sommet à tablature moderne et qui peut rivaliser comme difficulté avec n'importe quel pic beaucoup plus important.

3. — Don Pedro Pidal a publié dans la *Epoca* un article documenté et émouvant sur sa première ascension.

21 JUILLET. —

Repos toute la matinée. Le soleil levant nous voit émerger du rio qui traverse Caïn; le son grêle d'une cloche nous appelle vers l'église minuscule où sont déjà nos guides et porteurs; tout près du misérable édifice est un petit cimetière où se cachent, enfouies sous les ronces, quelques croix brisées. Nous sommes séparés du reste du monde, et l'existence de ces montagnards qui naissent et meurent sur ce petit coin de terre nous laisse tout songeurs.

« Eh oui, nous dit en souriant le curé, nous vivons ici complètement isolés et cela vous étonne un peu n'est-ce pas? Quel besoin avons-nous de connaître les choses extérieures. Croyez-vous qu'à rechercher ardemment le bonheur, on n'émousse pas un peu trop sa sensibilité, et arrive-t-on même à le trouver? N'est-il pas plutôt dans cette vie calme et simple. Je chasse des « rebecos » et ma foi, si ce n'était pas demain dimanche, je vous aurais accompagné. L'hiver est rude, j'en conviens, mais aussi, comme à chaque nouveau printemps, nous jouissons davantage de la vie, sans songer aux années qui s'écoulent tranquilles et uniformes; et puis, nous mourons tout simplement comme nous avons vécu, sans avoir eu de grande joie, c'est possible, mais aussi que de déceptions nous nous serons épargné.... Mais assez philosopher, voilà Gregorio qui arrive. »

Un « buenos dias Señores » prononcé d'une voix sonore au-dessus de nous nous fait lever la tête; deux hommes descendent d'un pas allègre des contreforts de la Peña Santa; l'un, un grand feutre sur le front, porte un isard; le second, drapé dans sa « manta » à grands carreaux, la carabine sur l'épaule est Gregorio, le fameux chasseur de « rebecos ». Il vient à nous d'un air assuré, le béret à la main. « C'est vous, Gregorio? vous qui le premier avez monté le périlleux Naranjo avec le marquis de Villaviciosa? » — « Yo lo soy — je le suis — répondit-il d'un ton fier « es la verdad » — c'est la vérité. Pas d'autres que Don Pedro et moi n'ont osé attaquer le Naranjo. J'ai cherché longtemps, puis j'ai trouvé un passage et, l'année dernière, nous avons réussi l'escalade. Ah! elle tenait au cœur de Don Pedro! C'est un rude grimpeur, allez; il ne voulait pas que d'autres que des espagnols aient l'honneur de cette conquête. J'ai chez moi un journal de Madrid où il est question de notre ascension. Mon nom y est écrit. La Peña Santa, Cerredo, Llambrion; mais tout cela est facile, venez voir le Naranjo. Là-bas dans les montagnes, où paraît-il il y a de grands glaciers, on parle de pics dangereux, pas un ne peut rivaliser avec notre Naranjo; venez le voir, oh! vous n'êtes pas encore au sommet.

Salles, qui le premier a mis le pied sur les grands sommets Asturiens, est un peu humilié; nous nous demandons si dans tout cela il n'y a pas beaucoup d'exagération; Gregorio nous narre en une mimique amusante son ascension du Naranjo; quand il parle de Don Pedro, sa figure s'illumine; d'ailleurs il suffit de prononcer ce nom dans tout le pays pour voir combien les Asturiens sont fiers de leur député. Très excité, Gregorio

nous dit comment il grimpeait ; s'aidant souvent des épaules de Don Pedro, il arrivait à se hisser dans les cheminées les plus abruptes. Puis, voyant nos cordes : « Bueno, bueno ; je vous attacherai, puis vous y monterai l'un après l'autre. »

Gregorio est un homme d'une cinquantaine d'années, aux traits énergiques, petit, et taillé comme un orang-outang ; toute sa force est dans ses larges mains et dans ses mollets. Il parle d'un ton élevé mais sans forfanterie ; il a fait un tour de force et cela tout simplement ; il en est fier. Ses compatriotes ne l'appellent que « el famoso, el valeroso ». Nous lui disons que le Marquis de Villaviciosa nous a donné bien des renseignements sur le Naranjo et a parlé de lui ; cela nous vaut son amitié. C'est entendu, il nous accompagnera au Naranjo de Bulnés. Nous voulons en tenter l'ascension. Gregorio a déjà décidé que d'Ussel étant le plus léger, c'est lui qu'il tient le plus à hisser au sommet ; on le voit, nous ne sommes plus pour lui que de simples colis dont il évalue le poids ; il tâchera de nous monter mais d'avance il est sûr qu'aucun de nous ne sera capable de monter tout seul. La suite prouvera combien il avait raison. Ce soir nous irons camper au « Puerto d'Almueza » (1425 mètres).

C'est en remontant un vallon pittoresque, sous les grands tilleuls que dominant des aiguilles de rochers que nous quittons Caïn. La montée sur des pentes de calcaires et des gazons glissants est dure, parfois dangereuse¹. Nous sommes bien ici en pleine « Mala tierra » et les passages que nous suivons sont les seuls qui fassent communiquer les gorges du Carés avec le versant sud de la chaîne. Le ciel est lourd de gros nuages noirs qui finissent par crever ; tout au fond des vallées, le bruit du tonnerre se répercute et emplit la montagne de ses grondements furieux ; entassés sous un rocher, nous attendons que la pluie cesse ; encore toute brumeuse, la Torre Santa se devine à travers les nuages ; c'est une apparition féérique et qui fait songer à un monde autre que le nôtre, monde irréel dont on ne peut approcher ; elle s'irrise des couleurs de l'arc-en-ciel qui vient de surgir brusquement ; semblable à un pont gigantesque, il sort des nuées et va rejoindre le sommet de la Torre Santa, nouveau Walhalla, dont il est le chemin aérien ; tout en haut, le Dieu Thor frappe les airs de son lourd marteau d'airain.

Le port d'Almueza² vaste échancrure herbeuse et entouré de grands pâturages, est au pied des Sierras de Lalbo (2434^m) et de Travé. Toute une colonie de bergers y séjourne d'avril à octobre ; les fromages, imitation de Roquefort, produit du lait des vaches et des chèvres, sont vendus aux foires de Cangas de Onis. Les bergers ont une façon curieuse de porter le lait :

1. — Le sentier à peine tracé et qui souvent est coupé par des plaques de rochers et des corniches étroites surplombant l'abîme, remonte les gorges du Carés vers l'Est, au pied même du massif de Cerredo.

2. — Le puerto d'Almueza est le seul passage qui fasse communiquer le pueblo de Caïn avec celui de Bulnés.

une fois la traite faite, ils versent le contenu dans un sac fait d'une peau de chèvre tout entière, cousue grossièrement et dont les pattes forment les bretelles. Le lait est ensuite travaillé dans les cabanes de la manière la plus rustique.

Assis devant notre tente, nous oublions la rude étape de la journée pour ne penser qu'à la douceur de l'heure présente au milieu de ce site tout rempli du calme de la vie pastorale ; dans les bas-fonds, le son grave des sonnailles des vaches mêlé au tintement argentin des clochettes des chèvres sert d'accompagnement au chant tristement modulé d'un pâtre qui, perché sur un rocher, se silhouette sur le ciel violacé. Au crépuscule, tout le paysage prend une teinte douce et mystérieuse ; quelques nuées traînent encore sur les flancs des sommets qui, tout blancs, nous dominant au sud.

L'un de nous entonne un chant en patois languedocien ; le refrain est repris en chœur par nos guides français.

Le rythme mélancolique de ce vieux chant populaire s'harmonise avec tout ce qui nous entoure. Les sensations éprouvées en montagne sont plutôt empreintes de tristesse que de gaieté et par cela seul elles sont d'autant plus fortes. Nous restons là, graves et silencieux, vivant un instant seul à seul avec nos pensées ; cette mélodie réveille en nous tous les souvenirs d'enfance et peut-être aussi un idéal longtemps poursuivi et que l'on n'atteindra jamais. Il est dix heures dit Naurois ; allons, assez révé les yeux ouverts, je sonne l'extinction des feux.

22 JUILLET (4 heures matin). —

Nous sommes réveillés par une voix fraîche qui dit le « buenos dias señores » d'usage : c'est une jeune Asturienne au profil fin qui nous apporte du lait. Nous le prenons en la remerciant ; elle s'éloigne d'un pas souple, la ligne harmonieuse du corps se laisse deviner sous les vêtements grossiers ; elle s'assied sur un rocher et, l'air pensif, nous considère longtemps de ses grands yeux bleus et rêveurs. Le costume des femmes Asturiennes s'est conservé intact : jupe courte à gros plis, bordée d'une large bande rouge rayée de vert ou de jaune, foulard retombant en pointe sur la nuque, découvrant le front et les cheveux ordinairement blonds dont une tresse entoure l'oreille qui est fine, fichu à fleurs croisé sur la poitrine et corsage à manches bouffantes, petit tablier noir et presque toujours au cou une grosse médaille en argent de la « Vierge de Covadonga » ; comme chaussures, les « avarques » ou les « madreñas¹ ». Vers les 7 heures, un des porteurs revient de Bulnès où il était descendu la veille pour se procurer du pain et du vin ; il n'a trouvé qu'un

1. — « Avarques » chaussures composées d'une semelle en peau de veau ou de vache sans coutures qui prend le talon et le bout du pied ; elles se fixent sur de gros chaussons de laine au moyen de courroies grossières. — « Madreñas », sabots asturiens : la semelle est garnie de trois grosses pointes en bois, une sous le talon, les autres sous la plante des pieds, qui les isole de 5 à 6 centimètres du sol.

pain et le curé a bien voulu lui céder du vin de messe. Ce qu'il y a de plus triste pour nos estomacs c'est que notre appétit augmente à proportion que les vivres diminuent. Nous sommes dix et jusqu'à après-demain nous n'avons aucun espoir de trouver même du pain.

Le temps est superbe ; un peu engourdis par l'humidité de la nuit, nous restons étendus sous les rayons ardents du soleil qui rendent à nos membres leur souplesse perdue. En route pour le Naranjo. Les « Oules » sont de plus en plus profondes, de plus en plus sauvages ; de grands vautours planent au-dessus de nous¹ ; nous descendons vers le S.-E.-E. ; de grandes parois nous dominent de tous côtés ; dans leurs flancs s'ouvrent de belles grottes ; nous arrivons à une petite brèche ; en face, dominant une « oule » immense, le Naranjo de Bulnés² se dresse orangé et blanc, se découpant sur le ciel bleu ; il tombe en surplomb de tous côtés sur de grands éboulis et des plaques de neige. Cette apparition subite dépasse tout ce que notre imagination surexcitée avait pu rêver. Nous comprenons que ce monstre dolomitique ait fasciné ceux qui les premiers l'ont aperçu et qu'ils l'aient jugé imprenable.... Le silence est absolu ; sous notre tente, je songe à l'entreprise du lendemain ; je passe la tête sous les toiles, le grand pic tout blafard sous les rayons de la lune semble prêt à nous écraser ; d'un seul jet, il s'élançait à 500 mètres.

23 JUILLET (6 heures du soir). —

Nous avons échoué !.... Malgré la hardiesse de Gregorio, qui pendant plusieurs heures nous a hissé, pendus à la corde, les pieds nus, cherchant vainement un point d'appui, nous n'avons pas osé continuer. La corde surchauffée et distendue à outrance grinçait contre les arêtes tranchantes, partout autour de soi, le vide. Le premier, j'ai battu en retraite, j'ai eu pour la première fois la sensation de la peur.... D'Ussel a voulu continuer encore un instant ; mais vaincus, il nous a fallu regagner le campement. Les nuages se groupent en masses compactes et montent de la vallée, le brouillard s'épaissit de plus en plus ; tout en haut, encore doré sous les rayons du soleil qui essaye de percer, hautain et immuable, le Naranjo paraît encore plus inaccessible. Puis plus rien ; nous dévalons sur de longues pentes de neige dure. « Doutez-vous encore de notre ascension, nous dit Gregorio. Quand le roi viendra chasser les « rebecos » j'irai planter là-haut un drapeau et Don Pedro dira au Roi que

1. — On trouve dans les montagnes asturiennes beaucoup de vautours blancs aux ailes noires, pernoptère de Buffon (perknos : noirâtre et pteron : aile) c'est surtout dans la partie centrale et sur le versant de la Hermida que j'en ai rencontré. Ce vautour est plus rare dans les Pyrénées françaises.

2. — Naranja : orange ; Naranjado : orangé ; par corruption Naranjo ; ce pic tire son nom de la couleur orangée de sa muraille Ouest (cette coloration est due sans doute à des oxydes de fer) ; c'est de cette face qu'il se présente de la façon la plus saisissante ; des autres côtés, il est tout blanc. Malgré son altitude relativement faible, il produit l'effet d'un très grand pic.

c'est Gregorio de Caïn qui, le premier, a vaiucu le Naranjo. » Que répondre ! sinon que nous aurions bien voulu que les couleurs françaises flottent au sommet du Naranjo en mêlant leurs plis à ceux de l'étendard éclatant de la nation amie !...

La nuit est froide et humide ; demain nous partirons, laissant là le colosse dédaigneux de tous nos efforts.

24 JUILLET. —

Le brouillard s'est dissipé ; réchauffés par le soleil, nous descendons rapidement vers la « Collada de Pandebano¹ ». Pendant une semaine nous aurons vécu dans l'atmosphère grisante de la haute montagne. Peu à peu nous retrouvons les forêts et les prairies, les sources bienfaisantes ; nous laissons loin derrière nous, cachée par la muraille que nous venons de franchir, la « Terre Maudite », celle où l'on marche des journées entières, le gosier desséché, haletant de chaleur, celle où le rocher inhospitalier vous repousse durement ; mais malgré tout cela nous songeons aux nuits féeriques et surtout à ce Naranjo, ce pic extraordinaire dont la conquête va devenir pour nous une hantise.

Nous traversons Sotres, Tréviso, misérables pueblos Asturiens, entourés de prés et de bois ; sur les portes, des femmes et des enfants nous dévisagent d'un œil ahuri ; le parfum pénétrant des foins embaume l'air, des corneilles nous frôlent au passage en poussant leur cri strident. Le curé, que l'un de nous va trouver, nous vend pain et vin ; nous buvons tout le vin de messe, aussi nous le fait-il payer au double de sa valeur. C'est à Tréviso que nous quitte Gregorio, nous serrons sa main rude et, non sans un peu d'émotion, nous voyons disparaître au tournant du sentier cet homme brave avec qui nous venons de passer quelques jours inoubliables.

Par un bon sentier muletier qui fait communiquer la vallée du Deva avec les mines de Andára nous descendons dans les gorges du Rio Urdon² et arrivons aux bains de la Hermida (sources sulfureuses) au bord du Rio Deva.

III

Perchés sur l'impériale de la diligence de Potes, les porteurs nous saluent de grands cris « Adios señores caballeros, buen viaje ». Puis ils entonnent une « jota » de leur pays à laquelle nos guides répondent par un chant pyrénéen.

1. — Collada de Pandebano ou de Pan de Bano. *Collada*, ce mot s'applique en général à des passages élevés. *Pan*, mot employé pour désigner un col, se retrouve tel quel dans les Pyrénées françaises et espagnoles. Massif de Cagire (H.-G.) Le Tuc de Pan. Vielle Castille aux confins de l'Alava et tout près de Miranda de Ebro, dans la Sierra de Oña. Garganta de Pancorbo. Asturies, Collada de Pan de Travé et de Pan de Ruedas.

2. — Le Rio Urdon, affluent du Deva, coule torrentueux et encaissé entre de hautes murailles calcaires. Ces gorges, moins connues que celles du Sella (massif occidental), sont tout aussi belles. Les roches dolomitiques affectent les formes les plus bizarres et en maints endroits, les parois sont percées de fenêtres que l'on croirait faites de la main de l'homme. Un bon sentier muletier part du Rio Deva (2 kilom. en aval de la Hermida) et remonte les gorges du Rio Urdon.

... C'est la fin : le petit chemin de fer Cantabrique que nous avons rejoint à la station de Unquera nous emmène vers Santander. Aux grands sommets ont succédé les collines boisées qui viennent mourir au bord de l'Océan tout bleu, formant ainsi une série de petits « fjords ». Les villages ont un aspect propre et hospitalier. C'est aujourd'hui la fête de St-Jacques, patron de l'Espagne ; aussi le train est-il envahi par une foule endimanchée.

Bilbao. — Nous traversons tout le pays basque et arrivons à St-Sébastien. Il y a un an, nous rentrions en fin d'Octobre d'une longue randonnée en automobile à travers les Asturies et les deux Castilles ; sur la route de Burgos, nous avions l'air de fuir, poussés par le vent, dans un tourbillon de poussière, tandis que les feuilles jaunies des grands peupliers tombaient en tournoyant ; comme ces feuilles, les souvenirs des beaux jours ensoleillés s'envoleront bientôt eux aussi et disparaîtront ensevelis sous les neiges de l'hiver ! Mais longtemps encore je penserai aux dures étapes, aux pueblos pittoresques. Les horizons lointains et l'Océan empourpré au soleil couchant, les grands pics Asturiens aperçus à l'aube, les solitudes de la Castille, les tavernes enfumées de Santander où des gitanes à l'œil sombre et aux lèvres de sang viennent offrir leurs baisers aux pêcheurs qui les entourent, les chants et danses accompagnés de guitares et de castagnettes, jotas, habaneras, soleares et malagueñas, tout cela restera gravé dans mon esprit.

NÉGRIN, Novembre 1905.

L. FONTAN DE NÉGRIN,
Membre du C. A. F.

M. le vicomte d'Ussel nous adresse la lettre suivante ;

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

J'ai été mis en cause dans le dernier numéro du *Bulletin*, dans un article sur les « Picos de Europa ». Je tiens à déclarer à vos lecteurs que les opinions qui m'y sont prêtées ne sont pas les miennes et qu'il y a des erreurs matérielles dans les faits rapportés ; ainsi je n'ai pas fait de tentative à la Torre Santa et, à ce moment, je n'avais pas avec moi le guide du marquis de Villaviciosa.

V^{te} Jean D'USSEL.